

section Haut-Canadienne. M. MacDonald, à son tour, lui conseilla de s'adresser à M. Campbell, qui, étant absent, fut invité par le télégraphe à venir à Québec. Quelque diligence qu'il fit, il ne fut possible de conférer avec lui que le 26. Il se mit de suite en rapport avec M. Ferguson Blair puis avec M. Wallbridge; mais les négociations avec ces Messieurs, n'ayant point réussi, et Sir Etienne s'étant lui-même adressé, sans plus de succès, à M. MacDungall, M. MacDonald consentit enfin à prendre la direction de la section Haut-Canadienne. Toutes ces négociations, les plus compliquées qui aient encore eu lieu dans ce pays, prolongèrent la crise ministérielle, au point que ce ne fut que le 30 mars que les nouveaux ministres purent être assermentés.

L'administration Taché-MacDonald se compose comme suit : Bas-CANADA, Sir Etienne Taché, receveur-général et ministre de la milice; les hon. Cartier, procureur-général, Galt, ministre des finances, McGee, ministre de l'agriculture, Chapuis, ministre des travaux publics, Langevin, solliciteur-général; HAUT-CANADA : les hon. J. A. MacDonald, procureur-général, Campbell, commissaire des terres, Foley, maître général des postes, Buchanan, président du Conseil exécutif, Simpson, secrétaire-provincial, et Cockburn, solliciteur-général.

L'hon. M. Cauchon annonça de suite à la chambre la formation du ministère et lut un memorandum contenant le programme du nouveau gouvernement. Le lendemain, Sir Etienne Taché donna des explications très-détaillées dans le Conseil Législatif sur toutes les négociations ministérielles, et les deux chambres s'ajournèrent jusqu'au 3 de mai prochain, pour laisser aux nouveaux ministres le temps de se faire éclairer.

La principale difficulté qui a empêché la formation d'un ministère de coalition paraît avoir été le fait que, d'un côté, M. Ferguson Blair voulait obtenir quatre portefeuilles pour son parti dans le Haut-Canada et deux dans le Bas; tandis que, de l'autre, Sir Etienne Taché ne voulait lui en laisser que trois dans le Haut-Canada et voulait disposer lui-même de tous les portefeuilles pour le Bas-Canada.

Si l'on en croit le *Montreal Herald*, la Providence viendrait au secours de notre politique, dont la grande difficulté, depuis quelques années, a été la question de la représentation. La différence de population qui allait en augmentant entre les deux sections de la province irait maintenant en diminuant par suite de la découverte d'abondantes mines d'or et de cuivre dans le Bas-Canada.

Le fameux mot *aca-nada* (il n'y a rien ici) que l'on avait donné à tort comme l'origine du nom de notre pays, se trouve démenti; et il est assez étrange que le précieux métal recherché à cette époque avec tant d'ardeur par les Européens, soit resté caché si longtemps. La découverte de nouveaux gisements d'or ou de cuivre se fait chaque jour et il paraît bien avéré que toute la région qui s'étend entre le St. Laurent et les Etats-Unis est plus ou moins riche de l'un ou de l'autre de ces métaux. Déjà des capitaux et des bras étrangers viennent nous disputer ces trésors; et il n'y a pas de doute que d'ici à quelques années notre population en aura reçu une augmentation considérable.

Si l'or et l'argent ne donnent point toujours la prospérité aux nations pas plus qu'aux individus, on ne peut s'empêcher d'admirer que leur découverte dans les pays nouveaux, depuis le commencement de ce siècle, a singulièrement contribué à la colonisation. L'Australie, la Californie, la Colombie anglaise en sont la preuve; mais ceux, il est vrai, qui voudraient prouver que pour être très-riche, un pays peut être en même temps très-malheureux, pourraient citer le Mexique. Jusqu'ici les discordes intestines ont empêché cette vaste contrée de jouir des trésors immenses qu'elle recélait. Le nouvel empereur que la France et l'Autriche viennent de lui donner et qui, après avoir fait une visite de remerciement à l'empereur Napoléon, est maintenant à Londres, pourra-t-il gouverner ces populations turbulentes et à demi-civilisées? C'est ce qu'il faut souhaiter comme bien d'autres bons résultats sans en être à l'avance trop certain. Comme le roi de Grèce que l'*Illustration* avait spirituellement représenté se rendant dans ses états monté sur une tortue, le nouvel empereur prend, lui aussi, le chemin des écoles. Puisse l'avenir ne pas justifier cette sage lenteur dans ce cas-ci comme dans l'autre! On sait que le nouveau roi des Hellènes est déjà très-impopulaire dans son royaume, et que l'on commence une agitation semblable à celle qui a conduit à la fuite du roi Othon. Si les Grecs ne veulent se gouverner eux-mêmes ni sous une république ni sous un monarque constitutionnel, il faudra bien que le Czar ou l'Angleterre les prenne en tutelle; le premier n'y aurait guère d'objection et se chargerait même volontiers de la Turquie par dessus le marché. Quant à l'Angleterre elle paraît trouver qu'elle a tout autant de dépendances qu'il lui en faut; et elle vient de compléter l'abandon des îles Ioniennes, pour lesquelles cependant les Grecs auront une assez jolie carte à payer sous forme de pension aux anciens fonctionnaires, indemnités, etc.

Une guerre paraît être imminente entre la Turquie et la Moldo-Valachie; cette circonstance donnerait beau jeu à la Russie, si elle n'avait point déjà sur les bras l'insurrection de la Pologne. L'Autriche arme de son côté en Vénétie, sachant très-bien que Victor Emmanuel se tient prêt à profiter des complications que peut amener le conflit dano-germanique.

Nonobstant que le Danemark ait consenti à des conférences, la guerre se poursuit avec une certaine vigueur de la part des alliés. Ils ont mis le siège devant Dupnel, dans la Schleswig, et sont même entrés dans le Jutland où ils se disposent à attaquer Fredericia. Un engagement a eu lieu entre cinq frégates à vapeur danoises et deux vaisseaux de ligne prussiens et des chaloupes canonnières. L'avantage est resté aux Danois.

Il y a donc dans ce moment trois grandes luttes, où des états faibles combattent pour leur indépendance et leur autonomie, contre des puissances dix fois plus fortes qu'eux en richesse, en population et en ressources de tout genre; et déjà deux de ces luttes se sont prolongées bien au delà du terme que la sagesse des politiques et des diplomates leur avait fixé. Sans aucun secours étranger, la confédération du sud des Etats-Unis a déjà résisté plus de trois ans aux efforts du gouvernement de Washington, tandis que la Pologne lutte depuis un an contre un colosse encore plus redoutable. Les prévisions assez générales sont que le Danemark, sans l'intervention de l'Angleterre, sera écrasé par les puissances germaniques; mais qui sait encore si ce faible état ne trouvera pas aussi dans son patriotisme des ressources qui prolongeront la guerre? Un peuple qui lutte chez lui pour l'indépendance, qui, suivant la formule antique, combat *pro aris et focis* a de bien grands avantages.

La neutralité de la France et de l'Angleterre, dans ces trois grandes luttes, est une véritable calamité pour le genre humain; et cette neutralité, dont les conséquences sont si funestes, a pour cause principale la défiance qui existe entre ces deux puissances depuis la guerre de Crimée. Le spectacle de leur alliance active était en vérité trop beau pour qu'il pût durer. Cette défiance, on peut se l'imagination par le résultat du procès des quatre Italiens qui ont été trouvés coupables d'un complot contre la vie de l'empereur, complot qui était à la veille de recevoir son exécution lorsque les conjurés furent arrêtés par la police. Comme le complot d'Orsini, celui-ci s'est aussi formé à Londres, et cette fois Mazzini a été accusé comme complice et M. Stanfeld, membre du parlement et même du gouvernement anglais, dont le nom avait déjà été mentionné, se trouve compromis au point qu'un vote de censure, proposé à la suite d'explications peu satisfaisantes données par lui dans la Chambre des Communes, n'a été rejeté que par une majorité de dix voix.

C'est au milieu de ces circonstances plus menaçantes encore que celles de sa naissance qu'a été baptisé le petit-fils de notre souverain, le futur héritier du trône. Il a reçu pour noms ceux d'ALBERT-VICTOR-CHARLES-EDOUARD, et a eu une demi-douzaine de parrains et autant de marraines, en tête desquels figurent Sa Majesté la reine Victoria et S. M. le roi des Belges. La cérémonie a eu lieu le dix mars, à la chapelle du palais de Buckingham, l'archevêque de Cantorbéry officiant.

Un moment où le petit prince entrât dans la vie, deux souverains, le roi de Bavière et la duchesse de Parme, quittaient ce monde.

Il est peu de princesses qui aient été aussi évidemment fondues au malheur que la duchesse de Parme. Elle avait quelques mois à peine lorsqu'elle fut enlevée, la nuit, de son berceau, et apportée endormie près de son père assassiné. "L'enfant qui entend pleurer, dit un de ses biographes, pleure elle-même et jette des cris comme si elle pouvait comprendre son malheur. A la voix de sa fille, le duc de Berry ouvrit les yeux et, faisant un effort surhumain, posa ses lèvres glacées sur ce petit front, saisit cette petite main et la main de la duchesse, et on entend cette recommandation suprême qui s'exhale avec son dernier soupir: "Que Dieu vous protège!" Telle fut l'aurore de cette vie qui vient de finir et la suite répondit trop bien à ce commencement.

La jeune princesse n'avait que onze ans lorsqu'en 1830, elle prenait avec toute sa famille le chemin de l'exil. Le 10 novembre 1845, elle épousa, à Froshdorf, le prince héréditaire de Lucques, qui ne montait hélas sur le trône de Parme, dont par l'ordre de succession il paraissait éloigné, que pour être immolé aux passions révolutionnaires. Le 26 mars 1854, son époux Charles III, était assassiné comme l'avait été le duc de Berry. Devenue tutrice de ses quatre enfants et régente du duché pour son fils Robert, alors âgé de six ans, la noble veuve sut montrer tant d'habileté, de bonté, de fermeté et de sagesse que si la couronne ducal eût pu être sauvée, elle aurait certainement réussi à la conserver pour son fils; mais elle fut balayée avec les autres princes italiens par les dernières révolutions et dut s'exiler de cette nouvelle patrie comme elle l'avait fait de la première.

Le roi Maximilien de Bavière était né en 1811; il avait succédé à son père, en 1848, lors de son abdication; il laisse pour successeur un fils âgé de 19 ans qui a été proclamé sous le nom de Louis II.

A ces nécrologies royales s'ajoutent les décès de l'amiral Hamelin, et du procureur général de Cordoue, qui venait justement de conduire à terme le procès des quatre Italiens, dans le cours duquel il avait si nettement dénoncé M. Stanfeld.

Dans notre nécrologie locale nous avons à enregistrer le nom de M. Edouard Scallon, citoyen de la nouvelle ville de Joliette, qui a continué les œuvres de son fondateur dont il avait été l'agent, et a laissé une partie de ses biens à ses institutions; et celui du Dr Nault, professeur à l'Université-Laval. M. Nault était un des médecins les plus en vogue à Québec; il était autant connu par sa charité que par son habileté et son activité.

Les journaux d'Ottawa nous ont aussi donné, dans le mois dernier, des détails sur l'inhumation de M. Edouard Masse, jeune homme de 16 ans et quelques mois, qui avait péri avec un autre jeune homme du nom de Ferdinand Proulx, sur le lac Huron, près des îles Manitoulines, en traversant sur la glace la veille du premier jour de l'année, dans une de ces tempêtes de neige qui ont causé tant de sinistres dans l'ouest.

Une première inhumation avait eu lieu à l'île Manitouline; les citoyens d'Ottawa où M. Masse, père, dont nous avons publié, il y a quelques années la nécrologie, était universellement estimé, ont assisté en grand nombre au second service funèbre. Cette mort, aussi tragique qu'elle fut prématurée, a causé la plus vive sensation.